DESCARTES, PASCAL, FENELON, BOSSUET.

LE PÈRE AUBRY ET LA REFORME DES ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES

par ***MGR JUSTIN FÈVRE***[1]

Depuis seize siècles, la raison évoluait sous les auspices de la Foi, et préparait à la théologie de nouvelles splendeurs, lorsque parut **Descartes**. Luther l'avait précédé et Luther avait soumis à l'autocratie de la raison les vérités révélées. **Descartes, trouvant le libre-examen en possession, l'introduisit en philosophie par son doute méthodique, qui est tout simplement la traduction philosophique du protestantisme, le libre examen appliqué aux vérités naturelles, l'émancipation de l'esprit humain privé de tout guide dans la recherche de la vérité**. D'autres, à la suite, introduiront bientôt en politique la négation du droit de Dieu, de la royauté de Jésus-Christ, de l'union de l'Etat, de l'origine divine du pouvoir et de la société ; ils remplaceront toutes ces vérités et ces droits par le contrat social appliqué à l'ordre civil, politique et économique... et ce sera la Révolution. Grande hérésie, à laquelle aucune autre ne peut être comparée, tant sa marche a été savante, son enseignement plein de séduction, son extension formidable dans ses progrès. De nos jours, elle semble achever sa course, en entassant les unes sur les autres les dernières ruines de la chrétienté ; et en établissant derrière le rempart d'un ordre social antichrétien, le foyer de son enseignement, le dépôt de ses forces, le centre des combats qu'elle doit livrer à l'Eglise.

Or, cette logique terrible de la destruction, Descartes en a pris tous les principes. **Descartes est le Luther de la philosophie, et en théologie, c'est un Garibaldi avant la lettre, le ravageur des domaines de la science sacrée, sous des dehors cauteleux et sous des apparences de vaines réserves.** Il faut établir solidement cette affirmation.

Le système de Descartes comprend trois choses :
1° La séparation de la raison et de la Foi ;
2° la raison réduite à la déduction logique ;
3° le doute méthodique mis au point de départ de la raison déductive.

Avant de poser son système, Descartes, radical dans ses destructions, avait fait table rase. Le monde existe depuis six mille ans au moins, et, depuis six mille ans, il recherche la vérité ; depuis seize siècles, Jésus-Christ est venu au monde, et, pour l'assister dans la recherche de la vérité, Il lui a donné une lumière, l'Évangile, un guide, l'Eglise, un chef infaillible, le Pape. En présence de cette durée six fois millénaire des recherches des philosophes et de la possession historique du genre humain, en présence de l'Évangile, de l'Eglise et du Pape, Descartes se déclare sceptique ; il met cela de côté, pour tout faire reposer sur lui-même. La bouche en cœur, il vous atteste pieusement qu'avant lui, on n'a jamais eu ni certitude ni philosophie, ni science, faute d'avoir découvert sa méthode. Descartes couvre d'un immense mépris tout le passé et dédaigne particulièrement la Scolastique. Autant dire que la vérité est introuvable, car si on l'a cherchée jusque-là inutilement, c'est se dire incapable de la trouver. Prétention deux fois horrible, mais travers funeste, marque du peu de valeur d'une théorie, puis porte ouverte à cette contagion de mépris qui va souffler sur la France. Toujours calme, Descartes affiche la prétention de fonder, non pas une philosophie, mais la philosophie, jusque-là inconnue aux hommes. Innovation suspecte de **charlatanisme**, puis inauguration de cette manie moderne des chefs d'école, qui, tous, veulent tout renverser, pour bâtir chacun son petit système qu'on présente benoîtement comme la lumière des lumières, l'autorité des autorités : à elle seule, cette table rase suffit pour juger Descartes et toute sa lignée de **destructeurs** révolutionnaires ; il n'est pas nécessaire d'examiner leur œuvre ; il suffit de retourner contre eux la règle qu'ils ont faite ; mais l'examen des œuvres confirme bien ce jugement.

Descartes brise la vieille union de la raison et de la Foi, et prépare ainsi la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'une fondée sur l'élément rationnel, l'autre ayant en propre le surnaturel. Je n'examinerai pas la question oiseuse de savoir si cette rupture est le fait de Descartes posant seulement une hypothèse ou le fait de ses disciples acceptant l'hypothèse comme principe. Il est incontestable que le divorce de la science et de la Foi n'a pas d'autre origine. Le nom de Descartes est le drapeau du **rationalisme** et le synonyme de **guerre**, **non seulement contre la scolastique, mais contre l'Église**. La raison est séparée de la Foi, elle devient étrangère au Credo et bientôt une puissance armée pour sa destruction ; or cette séparation, ne fut-elle qu'une abstraction philosophique, serait déjà un système faux et dangereux. **Faux** car l'union de la raison et de la Foi, l'association de leurs forces et de leurs ressources est le don de l'Évangile, une conquête précieuse à l'esprit humain, la gloire de la philosophie. La vérité n'a rien à gagner à cette séparation, et si Dieu nous a donné la Foi qui éclaire tout, ce n'est pas pour que nous éclairions tout en la répudiant. **Dangereux**, car il est funeste à l'homme de partager son esprit et ses pensées en deux : l'un voyant, l'autre ne voyant pas la lumière divine de la Foi : l'un raisonnant tout, d'après la vérité révélée qu'il connaît, l'autre ne raisonnant rien et ne connaissant même pas son existence, que par sa pensée. Mais cette séparation n'est pas et ne peut pas être une pure abstraction d'école, c'est une réalité, une division, un schisme placé à l'origine de nos connaissances, un antagonisme établi entre les puissances de l'âme, une guerre psychologique qui aura son contrecoup dans toutes les sphères de l'activité humaine. De cette séparation, il ne faut pas un grand effort pour aboutir à la formule : Le christianisme, voilà l'ennemi !

Je sais bien que Descartes a fait une réserve en faveur des vérités religieuses, et qu'il défend à la raison de toucher l'arche sainte. Mais cette exception insuffisante, qui met la Foi de côté, comme chose inutile à la raison, pouvait-elle rassurer l'Eglise ? D'abord la Foi n'est point et ne peut pas être une inutilité, et pour la raison moins que pour toute autre puissance. **La Foi n'est pas seulement utile, elle est nécessaire, et la violer, c'est un crime contre Dieu et contre**

[1] Pages 32 à 44. Disponible aux Ed. Saint-Rémi.

soi-même : c'est l'outrage à la raison divine et le quasi suicide de la raison humaine. En vain, vous m'assurez que la mise en réserve des vérités religieuses a pour but de les faire respecter. Votre illusion ressemble à celle des hommes politiques qui, bons chrétiens, en leur privé, et libéraux dans la vie publique, croient pouvoir se couper en deux et faire profession de principes contradictoires, sans avoir à craindre que l'indifférence ou l'athéisme de leur politique puissent gêner jamais leur conscience personnelle. Vous me rappelez encore ces gouvernements soi-disant honnêtes, mais libéraux, qui croient pouvoir contenir la révolution sans tarir sa source et maintenir l'ordre en certaines limites, malgré les assauts d'un radicalisme dont ils ne rejettent pas les principes révolutionnaires. La raison, dans cette hypothèse, reçoit l'ordre de rester dans son domaine philosophique ; mais on sait combien peu elle aime à garder cette consigne ; combien il lui est facile, en ébranlant les vérités rationnelles, d'ébranler du même coup les vérités de la Foi ; comment elle peut atteindre même directement certaines vérités qui appartiennent en même temps à l'ordre de raison et à l'ordre de Foi, comme l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. La raison, « une fois affranchie de toutes les opinions reçues auparavant en la créance », comme disait Descartes, c'est la raison qui peut donner carrière à tous ses goûts extravagants, s'aventurer au bout de tous les aléas et se briser sur tous les écueils. La raison si variée, c'est aujourd'hui Descartes, demain Malebranche, puis Spinoza ; c'est Locke, Condillac, Helvétius et tout le troupeau de cochons encyclopédiques ; c'est Kant, Fichte, Hégel, Schelling, Schopenhauer, Nietsche, Comte, Renan, Marx, Bakounine, tout le ramas des nihilistes. **En séparant la raison de la Foi, Descartes a réellement comme Luther, ouvert le puits de l'abîme.**

Luther, impie placé aux antipodes de Descartes, puisqu'il obligeait la raison à s'astreindre aux textes des divines Ecritures, Luther compare la raison séparée à un paysan ivre, monté sur un âne et à une lanterne qu'on éclaire en y mettant de la m... Le mot n'est pas propre, mais c'est le mot propre de Luther.

Descartes ne se contente par de séparer, de la Foi, la pauvre raison, il veut encore **la dépouiller et la mutiler**.

Dans son système, il faut répudier toute vérité, même certaine, découverte jusque-là ; il faut rejeter tout l'acquis de l'esprit humain comme un préjugé ou une entrave ; il faut éliminer non pas seulement les faits et les vérités de la révélation, mais tous les éléments venus du dehors, comme suspects de déranger les opérations de l'esprit ; il faut traiter comme absolument inconnu tout ce dont la négation n'implique pas la négation de la pensée, et ne s'arrêter, dans son travail de destruction, que devant la pensée même, comme étant le seul fait que le doute ne peut pas toucher. De là, vous repartez, sans autre guide que la raison individuelle ainsi dévalisée, pour reconstruire l'édifice de vos connaissances, selon les règles de la nécessité logique.

L'esprit ainsi dépouillé et mis nu comme ver, Descartes le mutile. L'âme a de beaux élans, de magnifiques aspirations, dont l'objet ne lui apparaît pas toujours clairement, mais elle trouve en elle un procédé d'induction et de recherches ascendantes qui l'amènent aux plus splendides conquêtes de la pensée. Le procédé inductif est, pour l'homme, le procédé ordinaire, le plus facile et le plus fécond, pour parvenir à la connaissance. Descartes le rejette ; il rejette en même temps ces belles lumières qui le sollicitent d'en haut et l'y appellent et les puissances naturelles qui veulent y monter. Vous figurez-vous l'esprit humain, entouré de ruines, n'ayant plus, à la base de l'édifice, que le phénomène de sa pensée, obligé de reconstruire, sans plan, sans indication d'aucune sorte, sans guide que son instinct confus, l'édifice démoli de la science ?

> « Vous le figurez-vous, demande le P. Aubry, non plus seulement dépouillé de la Foi, mais mutilé de ces grandes forces : **le simple bon sens, qui est encore plus essentiel à la philosophie que le raisonnement** en forme ne remplace pas ; les moyens extérieurs de perception, dont il naît armé ; l'observation morale et le sentiment intime ; l'intuition qui va souvent plus vite et plus sûrement que tout le reste. Le voyez-vous condamné au syllogisme perpétuel sans repos, parqué dans cette méditation aride et désespérante, qui déduit, qui déduit toujours, qui n'admet rien, sinon ce qui sort de la fontaine déductive, qui tire ses syllogismes l'un de l'autre, jusqu'à extinction ; enfin, entreprenant d'échelonner, comme une série de chiffres, au moyen de cette logique étroite et fragile, la filière de raisonnements qui doit composer, toute sur une seule ligne, la chaîne des sciences ? Philosophie algébrique, sans horizon, sans charmes, sans essor, exposée d'abord à dessécher l'esprit, en faisant de lui une machine à calculs et en tarissant les plus nobles facultés ; ensuite à faire fausse route pour peu qu'un grain de poussière entre dans l'engrenage de ses syllogismes et produise, dans leur fonctionnement, cette multiplication d'erreurs, qu'une erreur de quelques centimes produit quelquefois dans les comptes compliqués. La philosophie doit raisonner et déduire, mais elle n'est pas une science exacte, dans le sens restreint de ce mot, il y a chez elle autre chose qu'une somme de vérités mathématiques en une suite de déductions en forme[1] ? »

Nos grands docteurs étaient sans doute des hommes de raisonnement; ils savaient user du **syllogisme**, mais sans dévaliser la raison, sans la mutiler, sans la réduire à l'état de puissance nue. Avant tout, ils savaient user du **bon sens** et non pas se réduire à ces extrémités infirmes, où le paralogisme est un état et le sophisme un motif présumé d'orgueil. Descartes lui-même s'est démenti ; ses livres ne sont pas si argumentateurs qu'il le prétend, et il chevauche souvent sur des montures qu'il a mises à la réforme. Contradiction à part, la seule raison déductive ne suffit pas à un si gros travail. Après avoir fait table rase, il n'est pas si facile qu'on le suppose, sans autre guide que soi-même, de retrouver, par le seul raisonnement, toutes les vérités pour les établir ; il n'est pas si facile de retrouver son chemin, d'éviter les précipices et de marcher droit sans se laisser prendre à aucune déduction. Et si la raison, au bout d'un syllogisme, s'avisait de prétendre qu'il n'y a ni Dieu, ni âme, ni institutions, ni Eglise, comment pourrions-nous la détromper ? Du moment qu'elle n'a de guide qu'elle-même, en cas d'erreur, je ne vois pas moyen de la ramener à résipiscence. L'erreur, l'esprit humain étant donné seul, est fatale et la correction impossible.

[1] *Essai sur la méthode des Études Ecclésiastiques* t. 1, p. 66.

Descartes avait prévu le péril, et pour n'en pas encourir la responsabilité, il n'admet comme disciples que les intelligences supérieures, il bannit de son troupeau les gens incapables de "mettre ordre en leurs pensées". Cette précaution excuse d'abord l'insuffisance du système, bon seulement pour les hommes d'élite, dit-on ; ensuite, elle ne l'excuse pas d'imprudence. Les intelligences fortes, sont toujours faibles par quelque endroit, et les intelligences faibles ne renoncent pas du tout à manier les armes des forts. Existât-il une catégorie à part d'intelligences, capables de philosopher, aucune figure ne permet de les reconnaître ; et quand encore on pourrait délimiter la frontière qui nous sépare du commun, il serait impossible de la faire respecter. Les plus infirmes sont les plus présomptueux ; les plus aveugles affichent le plus d'audace. Ah ! l'Eglise est plus simple, plus sage ; elle n'admet pas ces divisions de castes et ces méthodes de privilèges; à la vérité, elle n'appelle pas tout le monde à la haute science, mais elle ne l'interdit à personne : *Unicuique secundum mensuram donationis Christi* (Eph., IV, 7).

Le pire, c'est que Descartes met, à la base de son système, **le doute**. A son école, l'édifice de nos connaissances doit reposer sur la raison personnelle, comme la religion, à l'école de Luther, doit reposer sur le libre examen. L'esprit humain, cette lumière si fragile et si tardive, que les enfants ne possèdent qu'en rudiment, que perdent beaucoup de vieillards, qui est fausse au faible trop souvent chez les adultes, qu'on ne voit briller avec éclat que par exception, voilà la pierre fondamentale de l'édifice. Sur cette pierre, on répand un acide ; à cette racine on attache un ver rongeur : le doute. Il est difficile de multiplier davantage les causes de perdition.

Je ne demande pas à Descartes comment, ce doute posé, il peut en sortir ; je ne lui demande pas comment, au lieu d'affirmer sa pensée comme cause de tout, il ne doute pas de sa pensée, comme d'une vision fugitive ; pourquoi il ne la confond pas avec le rêve ; ni, par quel artifice, à supposer qu'il se convainque, il peut relier, avec certitude, la pensée aux réalités du monde extérieur. Je le vois perdu dans ses pensées, assailli par les lumières qui montent de tous les abîmes, incertain sur la voie à suivre, peu capable de s'orienter dans le désert où il a tout détruit**.** « **Avec la raison seule, dit saint Thomas, un petit nombre, par beaucoup de travail et AVEC GRAND DANGER D'ERREUR, peuvent parvenir à la plénitude de la raison** ». Que sera-ce si le Minotaure du doute s'élève de l'océan tumultueux des pensées humaines et poursuit, à travers les flots de la pensée, la vérité et la justice ?

Sans vous embarrasser ici dans les discussions philosophiques n'est-il pas vrai que le doute est une **maladie mortelle**, et, si elle laisse quelque force, n'en fera-t-elle pas une **arme terrible** ? Dans l'esprit humain, affaibli et troublé par la prévarication, le doute est un **poison** qu'on ne verse pas impunément ; une fois bu, il travaille d'une manière latente et continue, rien ne peut l'arrêter. Introduire dans l'éducation de l'homme, et à la base, ce venin corrosif ; faire boire à l'esprit humain cette liqueur empoisonnée ; jeter dans le milieu inflammable de la société cette étincelle et prétendre qu'on évitera l'empoisonnement et l'incendie, cela est impossible. L'esprit humain est logique et le poison est insinuant. Le doute est plus dangereux que la négation. Une fois admis, il s'attache à nos facultés comme un second péché originel, il vicie leurs opérations et pousse les âmes vers le **scepticisme**, que le christianisme avait tué depuis seize siècles. Descartes l'exhume du cimetière de l'oubli et le préconise comme le premier principe de la restauration intellectuelle. C'est le branle-bas de la révolution.

Fénelon prétend que le doute de Descartes se retrouve dans saint Augustin ; d'autres croient l'avoir vu dans saint Anselme et plus certainement dans saint Thomas. C'est une grande erreur. Pour établir la vérité avec clarté et certitude, les Pères ont admis quelquefois, par hypothèse, un doute fictif ; mais ils n'en faisaient ni un principe ni un système. D'abord, ils affirmaient hautement l'autorité du Dieu révélateur ; ils prouvaient fortement sa certitude ; puis, par manière d'argument *ad hominem*, ils allaient chercher l'adversaire sur le terrain rationnel, et s'efforçaient de le vaincre par les forces de la raison ; après quoi, ils rentraient sur le terrain de la Foi. Le doute, chez eux, était un argument secondaire, non la base des travaux de l'esprit. Depuis, les scolastiques commencent leur exposition, par l'objection ; mais personne ne se trompe à cette forme dubitative : c'est de pure forme, **le fond est affirmatif**, *tanquam potestatem habens*. Entre les Pères, les Scolastiques et Descartes, il y a un abîme.

Le doute méthodique de Descartes est le principe premier de la science ; il est une loi de la pensée ; il doit donc devenir une **habitude d'esprit**, et, par la force des choses, bientôt une **passion**. Le propre de la passion est de dévorer. Une fois lâchée, cette furie ne s'arrêtera plus. Le doute méthodique devient le doute réel, le doute radical, le doute violemment destructeur, et il ne faut pas être un grand logicien pour déduire du *Cogito, ergo sum*, toutes les horreurs de la spéculation et de l'action.

En résumé, **le système de Descartes est absurde et contre nature ; il est antiphilosophique et antichrétien ; c'est le principe du retour aux confusions et aux mauvaises mœurs du paganisme**.

Et pourtant, le second fondateur de Saint-Sulpice, Emery, a publié le *Christianisme de Descartes* ; il fait, du philosophe, un des grands hommes, presque un Père de l'Eglise. Que Descartes ait été chrétien en son privé, je le crois ; qu'il ait cru l'être dans sa philosophie, c'est possible ; mais qu'il l'ait été, non. Descartes a défendu la religion comme elle ne doit pas l'être ; il l'a défendue, comme on la défend pour la **trahir**. Descartes ne doit pas figurer dans le cortège des grands hommes qui font honneur à l'Eglise ; dans son passage à travers les temps, Descartes est l'un des grands **hérésiarques** des temps modernes ; sa place définitive est entre Luther et Pascal ; il est le **précurseur du gallicanisme et de la Révolution**.

Blaise Pascal est, comme Descartes, un esprit d'une immense portée, mais faible sur le principe**. Descartes exalte la raison, Pascal l'anéantit**. Tandis que Descartes, procédant par le doute, représente le travail d'émancipation rationaliste ; Pascal, plus chrétien de fait, mais plus **hérétique** de tendance, représente le travail de rétrécissement, d'aveuglement et d'empoisonnement de l'étude des vérités révélées. Lui, si bien fait pour comprendre largement et décrire puis-

samment les harmonies de la raison et de la Foi, il déclare que toute la philosophie ne vaut pas un quart d'heure de peine ; il dit que pour croire il faut s'abêtir ; il enferme l'esprit humain dans cette maxime subversive de la Foi *: Croire parce que c'est le plus sûr*. C'est le Credo *quia absurdum* de saint Augustin, mais dans un sens faux et sot, qu'on nous jette souvent à la face et qu'il autorise à nous attribuer. Toute la philosophie consiste à fermer les yeux et à se précipiter, les yeux fermés, dans le gouffre. **La théologie** n'est plus **la Foi humble, mais confiante, dans un mystère inexplicable, mais prouvé** ; c'est l'ignorance érigée en principe, c'est la **Foi aveugle**, rejetant toute explication et fuyant l'intelligence. L'esprit humain est parqué dans la formule du dogme, avec défense d'en sortir. Autrefois, on parlait des lumières de la Foi ; maintenant on parle des ténèbres de la Foi, mots étranges, qui couvrent une des erreurs les plus détestables et les plus injurieuses à Dieu. J'en demande bien pardon à ces novateurs : **il n'y a pas de ténèbres dans l'Évangile**. La Révélation que Dieu nous a faite n'est pas une Apocalypse ; elle n'a pas, pour but d'ajouter à notre ignorance, mais de la diminuer. Dieu ne nous a sans doute pas tout révélé : le Ciel a ses réserves ; mais s'Il nous humilie en gardant des secrets, Il nous console en nous révélant les mystères, et le mystère lui-même est une source de lumière.

Chose curieuse ! Les scolastiques qui imposaient un frein à la raison et la soumettaient à l'autorité, ont fait un grand usage de la raison. A partir de Descartes, soit qu'on l'exalte, soit qu'on la déprécie, par une alliance inexplicable entre Pascal et Descartes, on ne lui donne plus raison ; on la rend stérile, même en philosophie, sous prétexte que le dogme est mystérieux et que le mérite consiste à croire sans comprendre ; on ne cherche plus à éclairer sa Foi, en étudiant les raisons et la structure intérieure du dogme, ses harmonies avec l'ordre naturel, ses rapports avec l'ordre surnaturel. Le théologien constate le fait de la révélation, prouve l'existence du dogme, repousse les objections capables d'effrayer la Foi ; mais s'interdit toute contemplation comme incompatible avec la nature du mystère.

Adieu, cette alliance féconde de la raison et de la Foi, qui, réunissait en un seul faisceau la double lumière de la sagesse divine et de la sagesse humaine. Adieu, ce travail si grand, si pieux, qui appliquait toutes les facultés de l'âme à la recherche des raisons divines du dogme. Adieu, ce don et ce besoin d'aller toujours au fond de l'idée dogmatique, qui est le don même de l'intelligence. Adieu, cette méditation savante qui descendait au fond des mystères. Adieu, ce bel épanouissement de la science qui, débarrassée des formules et des définitions, s'épanchait en suaves prières et s'ouvrait en fleurs mystiques. Adieu, ce splendide symbolisme qui, étudiant les paroles de Dieu dans la Révélation, ses œuvres dans le monde, sa marche dans la vie des hommes, ses desseins dans l'histoire, voyait partout une expression des choses divines, une traduction du plan de Dieu. Désormais, il n'y a plus ni intuition, ni contemplation, ni symbolisme ; la théologie est un recueil de définitions et de notes qu'il faut prendre telles quelles ; la Révélation est une formule qui nous a été imposée sèchement, qu'il faut accepter sèchement et sans commentaires. Le salut est à ce prix. **Descartes et Pascal ont tous deux corrompu et falsifié la notion de la Foi** : Descartes par défaut, Pascal par excès, non par excès de Foi, mais par excès de défiance envers la raison, comme Descartes avait péché par excès de confiance. Tous deux ont travaillé, sans le savoir et sans le vouloir, à inaugurer cet état intellectuel dont nous sommes les victimes. Tous deux ont préparé la déchristianisation, par l'intelligence, et voilà de quoi nous avons à revenir... ou nous en mourrons.

Ce qui étonne, ce qui confond l'intelligence, c'est que le clergé français, pendant plus de deux siècles, ait ouvert à ces hommes les portes de l'enseignement ; qu'il se soit pour ainsi dire livré pieds et poings liés, à Descartes dont le Saint-Siège a condamné l'esprit et les principes ; qu'il ait fait entrer ses idées et sa méthode dans le sanctuaire des études sacerdotales, à la place des idées des saints Pères et des grands docteurs du Moyen Âge. N'était-ce pas encourager l'auteur du *Discours de la Méthode* dans la démolition de la philosophie chrétienne qu'on a tant vilipendée, les uns par légèreté, faute de la connaître, les autres, par malice, parce qu'ils comprenaient trop bien que c'était la vraie philosophie ?

Après Descartes et Pascal, il faut se prendre à **Bossuet**. Ce n'est pas sans crainte ; mais quelque grand que soit un homme, s'il a péché contre Dieu et contre Son Eglise, le respect qu'on doit à son génie n'empêche pas d'en réprouver les erreurs. Bossuet est grand, cela est hors de doute ; ce n'est pas seulement le premier des écrivains français, c'est un docteur, un évêque, un écho des prophètes, un porteur de toutes les majestés sacerdotales. Je ne me pardonnerais pas d'être injuste envers un tel homme. Je l'ai écouté comme un Père de l'Église ; je l'ai admiré comme un héros de Corneille, et, à l'âge où me voilà parvenu, j'ai encore à me défendre contre son charme. Faut-il le dire ? Le Bossuet des *Sermons*, le Bossuet de *l'Histoire des variations*, le Bossuet du *Discours sur l'Histoire universelle*, le grand Bossuet n'est pas en cause ici. Mais ce serait manquer à l'honneur et à la vérité, que de ne pas confesser les torts de ce grand homme.

Le lendemain du jour où il avait reçu gratuitement du Saint-Siège les bulles d'évêque, lui, le dictateur du savoir et de l'éloquence, il se fait **le complaisant d'un despote sacrilège** et le secrétaire d'un conciliabule d'évêques courtisans. Ce n'est plus Rome qui gouverne l'Église ; c'est Saint-Germain-en-Laye. Louis XIV est infaillible ; Bossuet est infaillible ; Innocent XI ne l'est pas ; c'est un pauvre vieillard qui ne sait plus bien ce qu'il fait, et si on le complimente sur ses vertus, on regrette de ne pouvoir le complimenter sur ses lumières. Si un évêque faisait aujourd'hui ce qu'a fait Bossuet, les impies eux-mêmes en seraient frappés de stupéfaction. Le monde alors se leva pour la défense du Saint-Siège, et le bon sens de Louis XIV l'emporta sur la servilité des évêques.

Bossuet, le reste de sa vie, s'occupa de justifier ce que Rome avait condamné, de frapper ce qu'elle ne condamnait pas, de recondamner ce qui avait été déjà condamné par le Saint-Siège, comme si son anathème avait besoin, pour valoir, d'être confirmé par quelques évêques des environs de Paris. Bossuet délibéra par écrit avec le roi pour savoir s'il ne fallait pas brûler en place de Grève l'ouvrage d'un évêque honoré de deux brefs de pape. Bossuet a préparé ces malheurs par son silence en chaire, en face des premiers adultères de Louis XIV, et par son enseignement au Dauphin, tout rempli de flatteries pour le roi, tout semé d'aigreurs contre les papes. Bossuet, jusqu'à la mort, a tenu à ses aberrations, en approuvant des doctrines et surtout en propageant des tendances, que va atteindre la plus solennelle condamnation du Saint-Siège. Tout le poids à peu près de la bulle *Unigenitus* porte sur Bossuet. Ses œuvres posthumes alimenteront l'opposition contre l'Eglise. La *Défense de la Déclaration* réjouira toute l'Europe de la régence. Bossuet n'a pas su com-

prendre que **le droit de l'Eglise, non moins que sa grâce, a christianisé l'Europe, établi le respect de la propriété, du mariage, de la famille et de la religion.** Si nous valons quelque chose, il n'est pas douteux que nous le devons à la correction par le pape de notre enfance sociale. Bossuet le contredit et relève le type augustal des Césars.

Descartes et Pascal avaient altéré l'harmonie de la raison et de la Foi, Bossuet a **rompu l'accord entre l'Etat et l'Eglise** ; les premiers avaient mis le désordre dans les écoles, le dernier l'a mis dans les institutions. Pendant tout le XVIII^{È} siècle, on ne verra plus de Bossuet que **le gallicanisme**, je veux dire **la révolte**. Les royaumes catholiques se soulèveront les uns après les autres sous son drapeau ; et le synode de Pistoie édifiera, sur ses doctrines, le premier dessein de la *Constitution civile du clergé*. Pour en découvrir tout le venin, il faudra voir fermer tous les temples du Dieu vivant, et ouvrir tous les antres de l'ordure et du crime. Plus tard, il faudra que la religion soit rétablie en France sur les débris des **quatre articles de 1682**, pour montrer qu'ils l'avaient renversée. Mais ils renaîtront avec les luttes contre elle ; ils seront toujours mis en avant par la politique malveillante ou impie. Aujourd'hui, quand on veut outrager Rome à Paris, à Berlin, à Saint Pétersbourg ou à Rio-Janeiro, c'est au nom de Bossuet qu'on l'outrage. Tout soufflet sur la joue de l'Eglise s'appelle Bossuet. Voilà, de quoi aucun catholique honnête ne peut le louer ; voilà de quoi tout bon Français doit le plaindre.

Descartes, Pascal et Bossuet, voilà trois grands hommes dont l'influence funeste a fait dévier l'enseignement théologique de nos écoles.

Pour clore dignement cet article, il faut étudier par quelle série de dégradations ces hommes ont réduit la France à mourir de faim : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*.

Le premier point à noter, c'est que toutes ces nouvelles méthodes sont **des méthodes de combat, des armes pour la polémique. Ce n'est plus la Foi qui cherche l'intelligence, c'est la Foi qui saisit le bouclier et l'épée, pour se défendre contre l'assaut du protestantisme.**

Le protestantisme avait nié les bases historiques du Christianisme. Impuissant à attaquer l'Eglise sur le terrain de la doctrine, il avait présumé pouvoir la vaincre sur le terrain de **l'histoire**. Pour lui répondre, il fallait le suivre dans la lice choisie par l'adversaire, et montrer que l'Évangile ne se justifie pas seulement par la philosophie et la théologie, mais que **les faits aussi lui rendent hommage**. Ce fut donc, pendant deux siècles, le principal souci des docteurs d'approfondir la théologie positive et de compléter, par les raisons externes, l'étude intérieure du dogme. L'enquête historique, que les hérétiques avaient demandée, tourna contre eux. Un précieux élément de démonstration, réservé par la Providence pour des temps agités, fut mis en pleine lumière. L'argument de tradition prit toute son extension et recouvra, toute sa valeur. Ce nouveau progrès ne put s'accomplir qu'à deux conditions. En fouillant l'antiquité chrétienne avec une intention malveillante, les novateurs avaient invoqué les faits à l'appui de leur conspiration : il fallait, par une sévère critique, montrer que les faits n'autorisaient pas les allégations fausses et rendaient à la vérité un décisif témoignage. Ensuite les novateurs s'étaient mis en grands frais de subtilités, pour entamer les arguments des défenseurs de l'Eglise : il fallait, pour leur répondre victorieusement, limer l'expression, préciser la formule, incruster le dogme dans un style de fer, inaccessible à l'équivoque, imperméable à l'objection. Ce double travail reçut son couronnement dans les **admirables décrets du concile de Trente.**

Le grand tort de Descartes, de Pascal et de Bossuet n'est pas d'avoir maintenu la théologie dans ces justes voies mais d'avoir **abandonné la méthode contemplative de la scolastique**, pour confiner les écoles dans les thèses de combat.

Cette confusion néfaste se traduit théoriquement par **le mépris et la haine de la scolastique**, pratiquement par l'abandon des grands docteurs, de leurs livres et de leurs méthodes. Les grands littérateurs du XVII^{è} siècle méprisèrent tous les maîtres de la science théologique. Une assemblée du temps frappe Suarez et Cornelius à Lapide, Bossuet, qui goûte saint Augustin et saint Thomas, censure amèrement de Lugo et, plusieurs scolastiques éminents ; avec l'école théologique de Paris, il lui préfère Gerson, Pierre d'Ailly et Henri de Gand ; et il ne trouve pas de plus grand éloge à faire de Nicolas Cornet que de le comparer à ces trois théologiens. A l'assemblée de 1700, l'évêque de Meaux condamne mollement le jansénisme ; pour attaquer l'infaillibilité dans les faits dogmatiques, il justifie des auteurs blâmables ; en retour, sous le nom de casuistes, il condamne Molina, Suarez, Lugo, Lessius, Cornelius à Lapide et plusieurs autres de grand renom dans l'enseignement. On est peiné d'entendre ce prélat s'exprimer, ainsi sur des hommes dont le temps et l'usage des écoles ont prouvé la valeur. **Ce mépris de la scolastique est le signe d'une RÉVOLUTION intellectuelle**.

La **polémique** admise, non pas comme exercice ou comme devoir d'occasion, mais comme méthode permanente, c'est une autre révolution. Le théologien qui réfute, porte en lui toutes les dissipations intérieures ; il peut habiter une solitude, il n'a pas l'esprit en paix ; il est obligé de descendre de la montagne de la vision pour se mesurer dans la plaine avec un philistin. L'erreur, pour n'être pas écrasée par l'éclat de la vérité, la voile, la rapetisse, l'envisage par ses petits côtés ; pour la combattre, le théologien est obligé de s'astreindre à ses petitesses et doit craindre, en les subissant comme nécessités, de les accepter comme habitudes. Une fois sur cette pente, on se laisse aller aux objections, aux habitudes de chicanes intellectuelles. Cette défense extérieure empêche de se nourrir profondément de la vérité. Sans doute on ne réfute bien qu'avec science ; mais, dans ces pugilats de l'esprit, on prévaut moins facilement par **la doctrine élevée** que par les procédés inférieurs, les personnalités, l'ironie, le trait. Il y a là un danger certain. D'abord, ce n'est plus la méthode propre de la théologie, ni le premier besoin de l'Eglise. L'Eglise n'est pas argumentatrice de sa nature ; sa mission est étrangère à toute idée contentieuse. Son devoir est bien de combattre l'erreur, mais en pénétrant les peuples

des grâces de l'Évangile. Or, la Foi est une croyance par amour, et l'amour ne dispute pas. **Pour rester dans son rôle, le théologien doit se préoccuper d'abord de l'œuvre du ministère, de l'édification du corps du Christ**, comme dit l'Apôtre **et non se trop préoccuper des attaques du dehors.** Ce procédé, plus conforme à la dignité de la théologie, est aussi plus propre à toucher les âmes. La théologie n'a donc rien de mieux à faire que d'**exposer la vérité catholique dans la majestueuse ampleur de son unité et dans l'admirable variété de ses détails**. Quant aux mille formes imaginables du faux, s'il est bon de les démasquer, il est aussi habile de **leur laisser le soin de se détruire**. L'enseignement classique, matière de l'éducation sacerdotale, a donc plus à préparer le prêtre au ministère consolant de la vérité qu'à la lutte contre l'erreur. **Pour la lutte contre l'erreur, le plus fort, c'est encore l'homme de doctrine**. A tous les points de vue donc, le labeur premier du sacerdoce est de réserver, à la vérité, le meilleur de son étude, à l'exclusion même de toute controverse, dont le souci prendra toujours assez de place dans la vie. L'expérience de nos revers devrait, au besoin, nous confirmer dans ces convictions. **LA VICTOIRE QUI DOIT TRIOMPHER DU MONDE, C'EST LA FOI**. Au lieu de se tenir à ses principes, les modernes docteurs multiplient les systèmes pour défendre la Foi.

Au lieu de tenir à la possession séculaire, d'arguer de son droit divin et de verser, sur d'obscurs blasphémateurs, des torrents de lumière, ils acceptent, au moins par hypothèse, l'accusation et se réduisent au rôle d'avocats. Leurs systèmes de défense peuvent se ramener à quatre chefs.

La première de leur invention, c'est de présenter la Foi comme une déduction de la raison et de montrer le christianisme comme un progrès naturel de la philosophie. **On flatte l'orgueil, pour obtenir la soumission ; dans la réalité, on exalte la raison au lieu de la fortifier par la Foi**. Parmi les grands hommes du XVII^{è} siècle, avec leur christianisme raisonnable, il y en a peu sans reproches graves, même sous le rapport de la science. **Le faux est installé partout** : gallicanisme, jansénisme, quiétisme, rationalisme, déisme, athéisme, scepticisme, panthéisme, paganisme. Rien d'étonnant que ce grand siècle ait enfanté si vite la pourriture du siècle suivant et préparé de loin les destructions révolutionnaires ; la raison engendrant la Foi, n'a produit que des **convictions nulles** ; les erreurs ruinent l'esprit théologique, énervent le sang qui avait couru dans les veines de la France et formé son fier tempérament.

Le second procédé d'innovation, c'est la pente aux **concessions de principes**. Entre la doctrine et l'objection, il n'y a pas de certitude acquise, pas de fixité dans les esprits, mais le **doute**. La déduction, par le circuit de ses raisonnements, n'est pas tellement évidente, qu'elle aboutisse dans tous les esprits, à des conclusions identiques. C'est le règne des manières de voir. De là, anarchie des idées et désarroi des intelligences. Pour se faire une mine de personnage, on vient à **la diminution de la vérité**, par bonne grâce, dit-on. Les concessions réciproques sont la marque du savoir-vivre et... l'écueil de la conscience.

Le troisième procédé, c'est de plaider, pour l'Église, **les circonstances atténuantes**. On rougit de son passé, on regrette son **intransigeance** et ses salutaires **rigueurs**, on veut **l'accommoder au siècle**. Pour emboîter le pas du progrès moderne, il faut se débarrasser des principes de la stricte orthodoxie. De là ces abandons, ces reculs, ces justifications par un faux supposé, qui font passer des **monstruosités à l'état d'axiomes**. Bossuet, Fénelon et tant d'autres ont fait fléchir les vieilles maximes et l'on est venu à prendre en pitié les siècles les plus chrétiens de l'histoire. Le système de Descartes est la théorie qui colore, d'un faux vernis, toutes ces trahisons.

La dernière conséquence du système, c'est **l'affaiblissement de l'autorité doctrinale de l'Église, nation essentielle dans l'ordre de Foi**. Descartes n'admet comme certaine que sa propre pensée ; l'Eglise impose une somme de vérités qui n'admettent pas de doute ; son autorité forme donc obstacle. On ne la rejette pas délibérément, mais on la laisse à l'écart. L'autorité de son enseignement est remplacée par une série de petits raisonnements, sans lien logique, sans unité, sans force, parce qu'ils ne reposent pas en dernière analyse, sur l'autorité de l'Eglise enseignante.

La méthode scolastique écartée, la polémique admise comme règle permanente, ces divers systèmes d'apologie inventés pour les besoins de la cause, on est arrivé à ce type d'étude que je dénonce comme une cause de **ruine pour l'intelligence sacerdotale** et un élément de **décomposition pour notre malheureuse patrie**.

On a coupé la grande doctrine de l'Eglise en sept ou huit gros morceaux ; on a découpé chaque bloc en morceaux plus petits qu'on appelle **traités** ; on a découpé encore les traités en petites propositions séparées, et prouvé chaque proposition par trois genres de preuves : preuves d'Ecriture sainte, preuves de tradition, preuves de raison. Chaque preuve se fait par des textes séparés, alignés tels quels, comme arguments péremptoires, mais sans recours aux sources, ni intelligence de ses moyens de preuves ; la preuve de raison résulte de la réponse aux objections. La théologie devient ainsi une **science de détails matériels** ; elle ne quitte pas le terrain aride de la déduction cartésienne et démontre par des citations que coordonnent des chiffres. L'enseignement théologique n'a donc plus qu'à faire provision de textes : des textes, rien que des textes, classés non pas selon l'idée qu'ils expriment réellement, mais d'après leur provenance et selon le témoignage qu'on en veut tirer. En tête de cette **macédoine**, vous mettez, même desséchée, la formule dogmatique, non pas à comprendre, mais à prouver, et vous avez une thèse en règle, selon le programme. Point d'originalité, point de recherches, point d'étude propre et approfondie, pas même de pensée personnelle. Un travail de copiste et des exercices de mémoire : et c'est tout. La mémoire d'un perroquet peut faire de vous le saint Thomas du nouveau régime.

L'abbé de **Lamennais** caractérise aussi cet enseignement qu'il présente comme très hostile au Saint-Siège, et cette méthode qu'il dit source d'erreur très féconde et très dangereuse :

> « Où prend-on, au commencement, dit-il, les premières notions de théologie ? Dans l'Ecriture ? Dans les monuments de la tradition ? Nullement : en effet, cette route, à cause de sa longueur, serait impraticable. Un professeur met entre les mains des élèves des cahiers, où les questions les plus délicates, décidées hardiment suivant les opinions de l'auteur, sont présentées de la manière la plus propre à justifier ces mêmes opinions. Des citations abrégées, dégagées du contexte, forment le corps des preuves, et, à leur suite, marchent en triomphe des conclusions facilement dé-

duites des prémisses. Nulles vues générales, nul enchaînement, nul ensemble ; rien de ce qui attache vivement l'esprit, le nourrit, l'avertit de ses forces et lui donne le désir de les éprouver. Après un cours de cette espèce, on peut savoir des thèses, mais on ne connaît qu'imparfaitement la religion. On s'est joué sur les surfaces, au lieu de pénétrer dans les profondeurs du Christianisme et de creuser, si l'on peut ainsi dire, dans ses entrailles. Qu'arrive-t-il cependant ? Que les préjugés d'un ou de quelques hommes, adoptés de confiance, deviennent plus ou moins vite les préjugés d'une école, quelquefois les préjugés de toute une Eglise. Et ce qui semblerait devoir être un remède à ce mal, l'aggrave au contraire presque toujours : car, lorsque, dans la suite, peu satisfait de cette maigre et stérile science qui s'acquiert sur les bancs, on commence à se livrer à des recherches plus approfondies, on porte, dans l'étude de l'antiquité, des préjugés arrêtés d'avance, parce que, ne se défiant pas de leur vérité, au lieu d'examiner ses principes sur la tradition, on accommode la tradition à ces principes».

En preuve, Lamennais eût pu citer Bossuet écorchant la tradition pour justifier les quatre articles : il cite seulement Fleury que ses préjugés gallicans conduisent à des réticences insidieuses, à des altérations de textes, à toutes les fautes qu'on lui a justement reprochées. Fleury confesse lui-même que l'enseignement de Saint-Sulpice l'avait jeté « dans tous les préjugés contraires à l'autorité du Saint-Siège[1] ».

Lacordaire caractérise de même cette méthode :
« Depuis des siècles que les écoles catholiques ont abandonné la Somme au lieu de l'éclaircir et de la compléter, elles ont en vain cherché le tronc d'un vigoureux enseignement : la théologie, méprisant le nom de scolastique, s'enorgueillissant du nom de positive, est devenue une sorte de complexion de textes, où la tradition se trouve pour la mémoire, mais où la liaison manque pour la pensée, car, à tout le moins, il n'y a pas ce qui fait dans un édifice le ciment, l'étendue, la profondeur[2] ».

L'histoire des dogmes et des hérésies n'est, en effet, qu'indiquée sommairement par saint Thomas et les Pères de l'Église et les textes des Ecritures sont peut-être cités d'une manière incomplète ; chez l'Ange de l'école, la Foi est appelée à illuminer la raison et la raison à raviver la Foi, avec une suite et un empire qui surpassent tout, et qui resteront jusqu'à la fin le désespoir des apologistes, ainsi que la source où iront toujours puiser les grands esprits. Telle est l'opinion de Lacordaire.

Quoi qu'il en soit de ces jugements, la nouvelle méthode étant donnée, l'enseignement n'a plus consisté que dans des entassements de textes et des accumulations de dictées : double travail qui tue les jeunes clercs pour en faire des bouteilles à l'encre. La science ne consistant plus qu'à entasser, dans des casiers symétriques, des millions de textes, c'est à qui réussira le mieux dans cette chasse à courre. Au lieu d'un enseignement élevé et pratique, on ne cherche plus qu'à soulager, par d'ingénieuses inventions, la mémoire fourbue. La théologie se vend en tableaux synoptiques : il suffit d'y jeter un coup d'œil. La théologie se classe dans un répertoire, selon l'ordre alphabétique, et pour en avoir à son gré, il suffit de recourir à la lettre voulue. Un vieux théologien de ce siècle avait, pour la repasse, condensé la théologie en deux volumes, que Rome fit jeter au feu, et c'est bien heureux, car autrement ils serviraient aujourd'hui dans beaucoup de séminaires. On est allé jusqu'à appliquer en théologie la méthode *Jacotot* et à mettre les conclusions de saint Thomas en vers latins. O Foi de nos pères cherchant l'intelligence ! O contemplation scolastique essayant de pénétrer les profondeurs du dogme, qu'êtes-vous devenues ! La mnémotechnie, une boîte à théologie, voilà le dernier mot du système comme il y a, au Thibet, des machines à prières.

S'il fallait qualifier une semblable méthode d'enseignement, il faudrait l'appeler la méthode de **crétinisation**. La théologie est une science jalouse ; elle ne veut subir ni falsification, ni avilissement. Ce que j'admire, c'est la fatuité des pédagogues absurdes, qui se sont permis des inventions pareilles. Avec leurs amas de textes et d'arguments, ils déclarent la théologie sans attrait, ni grandeur, et, cela est vrai de leur enseignement. Après un si superbe oracle, ils disent que, pour le ministère actif, il n'est pas nécessaire d'avoir des prêtres théologiens, mais des prêtres vertueux ; que des prêtres vertueux en sauront toujours assez pour instruire les chrétiens ; qu'un catéchisme développé vaut mieux qu'une théologie profonde ; que la science enfle et qu'elle ne produit que des prêtres orgueilleux et ingouvernables. Si la science enfle, ce n'est pas la science qu'on a, c'est celle qu'on n'a pas ; si la science enfle, je sais quelque chose qui enfle encore davantage, c'est l'ignorance ; et enflure pour enflure, j'aime mieux celle du mérite que celle du néant. Mais la question n'est pas là ; la question c'est que **le mépris de la scolastique amène le mépris de la théologie**, son abandon total par les laïques et sa négligence, à peu près totale aussi, par les prêtres. Un peuple qui en est là est un peuple en train de mourir d'inanition ; il n'y a plus, dans son sein, de nourriture pour les âmes.

En 1793, les têtes tombaient ; en 1850, elles tournaient. A Paris, il y eut une recrudescence de passion gallicane, **sans souci de doctrine**, mais par simple infatuation de particularisme. Pie IX, par une initiative digne d'un grand Pape, voulut réagir contre ces passions par les séminaires, et, pour réformer les séminaires, fonda l**e Séminaire français de Rome**. En même temps, il prit tous les classiques du gallicanisme : Bailly, Lequeux, Bernier, Guettée, Vieuze, Bouvier, et en fit mettre quatre ou cinq à *l'Index*, sans que rien vînt atténuer la juste sévérité de cette condamnation. Grand émoi dans le clan parisien, où les décrets de *l'Index* étaient tenus pour nuls. Un enfant terrible du parti va nous dire ce qu'il pensait : « Les doctrines du Manuel de droit canon (de Lequeux), dit-il, furent jugées si conformes aux principes de la Foi, qu'il fut adopté par l'enseignement du droit canon dans un grand nombre de séminaires, dans presque tous ceux où l'on

[1] *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*, introd. p. XVII.
[2] *Correspondance inédite. Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 251.

s'occupe spécialement de cette étude. Nous pouvons affirmer que des théologiens et des canonistes très éclairés qui l'ont lu, n'y avaient rien aperçu qui pût être l'objet d'une censure. Nous savons en particulier que le dernier archevêque de Paris faisait beaucoup d'estime de cet ouvrage ». L'ouvrage fut cependant condamné le 27 septembre 1851. « Nous ferons remarquer, continue l'enfant terrible, que les effets de ce décret ne se bornent pas ici à un écrivain particulier. Ce n'est pas seulement l'auteur du *Manuale juris canonici* qui est frappé, c'est l'enseignement d'un grand nombre de séminaires, ce sont les évêques dont dépendent ces établissements. Cette circonstance ne laisse pas d'ajouter une certaine gravité à la censure ».

Lequeux avait fait le voyage de Rome ; il avait demandé à connaître le passage défectueux de son livre et offert les modifications nécessaires. On lui répondit que son livre était un recueil d'ordonnances civiles et de quelques vieux canons ; qu'un pareil ouvrage était foncièrement mauvais, intolérable. L'enfant terrible ne peut pas y croire. « Si cela était, conclut-il, il faudrait dire que tous nos livres d'enseignement ecclésiastique, nos théologiens et nos canonistes ont été également frappés de censures. Car il serait facile de montrer que l'auteur du *Manuel* n'a fait que soutenir et, la plupart du temps, que proposer les opinions qui se trouvent dans tous nos livres élémentaires[1] ». Non, pas dans tous, mais dans tous les livres gallicans.

Le rationalisme cartésien et le gallicanisme sont tombés depuis sous l'anathème ; ils sont morts comme doctrines hérétiques ; mais il en reste quelque chose dans les habitudes et procédés d'enseignement. Le vieil ennemi s'est perpétué dans les préjugés qu'il a semés, dans les méthodes dont il s'est servi pour nous faire du mal. On a conservé la méthode et, par la méthode, quelque chose de l'esprit. A l'insu même de ceux qui s'en inspirent, il lutte pour l'existence, pour échapper aux idées romaines qui entrent, qui veulent transformer la méthode, comme tout le reste. Quant aux retardataires, ils ont reçu en partie les principes de Rome, mais il reste, au fond de leur âme, je ne sais quoi de subtil, de mitoyen, mais de puissant encore contre la vérité, une quintessence d'erreur, un fonds d'idées plus ou moins fausses, un vieux souvenir qui se traduit par une répugnance marquée à recevoir franchement les méthodes et l'organisation des études, comme la législation canonique de Rome.

Quant aux livres qui ne furent pas condamnés, mais admis à correction, voyant leur misère et leur insuffisance, les attardés voulurent les refaire dans de meilleurs principes et sur un meilleur plan, mais en gardant la méthode première. On a donc retapé les vieux manuels gallicans ; on leur a donné une forme passable et une orthodoxie suffisante pour échapper aux foudres et même pour obtenir quelques félicitations. Mais on n'a pu enlever le fond de la méthode ; il faudrait tout enlever et ce radicalisme épouvante comme une sorte d'apostasie. Pourquoi ressusciter ces pauvretés qui dormaient si bien dans leur poussière ? Pouvait-on rien leur souhaiter de meilleur qu'un oubli éternel ? On aura beau retoucher, on n'enlèvera que la superficie, et la scolastique n'aura pas la place qui lui convient. Les textes seront peut-être de meilleur aloi, les arguments mieux choisis, mais c'est toujours la même méthode, **incapable de communiquer la vie**. C'est de la théologie cadavérique, ce sont des études sur des corps morts, qu'on essaie de galvaniser.

D'ailleurs, même sous le rapport des principes, il manque toujours quelque chose à ces résurrections. Un vice de méthode dénonce un vice de doctrine. Puisque la méthode scolastique n'a pu rentrer dans les livres, elle n'a pu y ramener la salubrité de ses enseignements. Tant qu'il restera, dans les travaux du clergé, quelques racines des idées gallicanes et cartésiennes, il faut s'inquiéter, il faut se faire maudire pour les extirper. **La restauration de la méthode traditionnelle de l'Église dans l'organisation et l'enseignement des écoles** : voilà le point où il faut aujourd'hui porter notre courage et nos combats. C'est mon *Delenda Carthago*, parce que Carthage sera toujours l'ennemie de Rome.

> "**Ce qu'il nous faut, ce sont des chrétiens et des prêtres radicaux dans le bien**.
> Lorsque les idées régnantes, les désertions et les scandales, auront enlevé à l'Église la moitié,
> puis les trois quarts,
> puis les neuf dixièmes,
> puis les quatre-vingt-dix-neuf centièmes,
> puis les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de sa famille,
> **si le millième demeuré fidèle est excellent et radical, tout sera gagné**, car ce millième formera la petite mais vaillante armée de Gédéon, la semence saine et irréprochable d'une **nouvelle société**.
> Combien serait plus puissante, pour la régénération d'un peuple comme le nôtre, une telle phalange, **sortie d'écoles théologiques solides, armée de toute la force surnaturelle de l'Évangile, fortifiée de principes sûrs et inébranlables contre l'esprit du siècle !** Elle se répandrait partout, occuperait les positions sacerdotales, comme des postes militaires où elle doit faire sentinelle et combattre, saupoudrerait en quelque sorte la société et lutterait avec ce bel ensemble contre l'erreur. Certainement elle vaincrait, à moins que l'Ecriture n'ait menti en disant : Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra (I Joan., v, 4).
> **On dit souvent : « Les hommes manquent », je n'en crois rien ; CE SONT LES PRINCIPES QUI MANQUENT**, et il y a toujours assez de chair humaine. La France est trop féconde pour manquer d'hommes ; **quand on a les bons principes, on fait des merveilles avec quelques hommes**. Notre-Seigneur a précisément voulu, par le choix des apôtres, prouver que la pauvreté d'hommes n'est pas un obstacle, mais une ressource souvent, toujours même, moyennant des principes.
> **LE MAL, C'EST QU'IL Y A DES HOMMES, BEAUCOUP D'HOMMES, MAIS PEU DE PRINCIPES**".

Essai sur la Méthode des Études Ecclésiastiques en France, 1890, par J.-B. Aubry, 1 è' partie, p. 265.

[1] Delacouture, *Observations sur un décret de l'index*, p. 4 et seq.